

DU DECHIFFRABLE A L'INEFFABLE,
DE L'ENUMERATION A L'EXTASE.

*« Dans les fables et récits mythiques laissés par les anciens
et pour lesquels peintres et sculpteurs ont une complaisance infinie et instinctive,
je voulais mettre à nu les hiéroglyphes d'une sagesse secrète, inépuisable,
dont j'ai cru parfois, comme au travers d'un voile, sentir le souffle. »*

Hugo von Hofmansthal. Lettre de lord Chandos.

Entre le zéro de la vacuité, le un de la singularité (c'est ainsi que les astrophysiciens désignent l'instant initial de l'univers), et le huit de l'infinité accomplie, il va être ici question de ce qu'Héraclite appelait le Jeu du Monde, ou l'Etre-en-Devenir-de-la-Totalité.

Vaste programme, certes. Mais à voir les œuvres précédentes de Françoise Catalaa, dont essentiellement l'immense « Parcours à la Paix » au Blanc-Mesnil, on réalise vite, que coutumière du monumental et de l'universel, cette artiste n'est pas du genre à se laisser décourager par l'éloignement ni l'étendue des horizons qu'elle propose à sa démarche.

L'œuvre de Françoise Catalaa, tout comme son esprit et son enseignement, est essentiellement encyclopédique, universaliste, humaniste et mystique. A chacune de ses expositions, et peut-être plus encore en celle-ci, je n'ai pu me retenir de penser à ce vieux sage-fou dont parle Nougaro dans son poème *Plume d'ange*:

« C'est un type surprenant. Vous dire qu'il sait tout, a tout connu, compris, appris, perçu, percé, c'est peu dire. De sa barbe massive, un peu verte, aux poils épais et tordus, le Verbe sort, calme et fruité, abreuvant un récit où toutes les mystiques, les musiques, les philosophies, les sciences humaines, les ésotérismes s'unissent, se rassemblent pour se ressembler dans le puits étoilé de sa mémoire. Dans ce puits de jouvence intellectuelle, saut, je descends.

Saut, débordant de l'eau fraîche et limpide de l'intelligence alliée à l'amour, je remonte ».

En cette œuvre également s'unissent toutes les écritures, tous les computes, toutes les symboliques et les mythologies, toutes les mémoires de tous les arts et images de la planète. En cette œuvre aussi, nature et culture dansent d'un même pas.

Sans doute parce qu'impliquant trop d'impudeur et de commerce, et surtout un rapport trop exclusivement visuel, le mot **exposition** ne m'a jamais paru bien adapté pour désigner l'espace-temps où une œuvre d'art est révélée à son public. Mais en l'occurrence, moins que jamais.

Entrant dans cette galerie pour découvrir cette œuvre, vous n'êtes absolument pas dans une exposition où des sculptures seraient proposées à votre considération, plus ou moins respectueuse, admirative, interrogative, rêveuse ou irritée. Il vous serait plus exact et plus profitable, fécond, de vous dire qu'entrant ici, vous entrez dans un jeu de pistes ou de rôles, dans un chemin que des œuvres jalonnent d'énigmes, de mémoire et d'imaginaire, dans une aventure de l'esprit où vos rêves vont aller à la rencontre de ceux du monde entier et de tous ses âges. Mieux vaut ne pas entrer ici comme en une galerie d'art, mais comme on pénètre dans un poème, une mélodie étrangère et pourtant étrangement familière, une carte au trésor, un parcours initiatique.

Plus qu'à être admirée, bien davantage même qu'à être comprise, cette œuvre, et ce n'est là que la première raison de sa singularité, demande à être méditée, parcourue, jouée comme l'on joue une partition ou une partie d'échecs.

N'allez pas visiter; allez vivre, partez pour un voyage...

Bien sûr ces œuvres paraissent d'abord autant de questions, posées, dressées ou suspendues, tout au long du chemin. Des questions auxquelles on ne peut pas toujours complètement répondre. Personne, pas même l'artiste. Mais au fond peu importe, car si cette œuvre peut bien s'apparenter à un jeu, ce n'est certes pas à un jeu de clés. Plutôt un jeu de dés. Ou même, mieux, à une sorte de jeu de l'Oie, à la différence que l'on s'y promène de 0 à 8 et non de 1 à 9 comme en ce dernier.

Nous sommes entraînés ici dans une palpitation, un mouvement presque perpétuel entre la contemplation du vide et la vénération de l'inépuisable, l'extase inquiète où nous mène la page blanche et l'ivresse folle où nous entraîne le dictionnaire universel.

Et en somme, face à la Réalité, pour la dire et la saluer, entre le silencieux sourire du Tao devant la vacuité et la litannique, infinie, énumération du catalogue de tous les catalogues de la bibliothèque de Babel, il y a simplement toutes les connaissances à déchiffrer et tous les poèmes à chanter.

C'est bien pourquoi cette œuvre apparaît essentiellement comme un parcours, un voyage, un aller et retour entre les cailloux blancs du jardin zen et les calculs astronomiques de Babylone, un grand chemin, par les énigmes, par la mémoire et par les rêveries, qui nous fait accomplir tout le trajet entre le réel et son sens, puis de la signification à la réalité, à la réalisation.

On sait qu'Hugo Von Hofmansthal, le fameux librettiste du *Chevalier à la rose*, arrêta d'écrire de la poésie après avoir découvert que la limite des mots est de ne pouvoir que traduire la signification des choses et non pas dire leur réalité immédiate, élémentaire, radicale. Là dessus, il s'exprima dans sa célèbre *lettre de Lord Chandos* et dans une autre magnifique missive adressée à E. Karg:

*«La plupart des gens ne vivent pas dans la vie, mais dans un simulacre, dans une sorte d'algèbre où rien n'existe et où tout seulement **signifie**. Je voudrais éprouver fortement l'être de toute chose et, plongée dans l'être la profonde signification réelle. Car l'univers entier est sens devenu forme. L'être-escarpé des montagnes, l'être-immense de la mer, l'être-obscur de la nuit, la manière qu'ont les chevaux de regarder fixement, la constitution des mains, le parfum des œillets, la succession des houles et des creux dans le sol, ou des dunes, ou des falaises sévères, la manière dont un pays entier se livre d'une montagne, et ce qu'on ressent en pénétrant par une journée torride dans un frais vestibule aux dalles mouillées, ou lorsqu'on mange une glace: dans toutes les innombrables choses de l'existence, en chacune isolément et de façon singulière, quelque chose s'exprime, que les mots jamais ne peuvent rendre, mais qui parle à notre âme. Ainsi le monde entier est un discours de l'insaisissable à notre âme, ou bien un discours de notre âme à elle-même ».*

Ce que semble répondre Françoise Catala au désespoir de lord Chandos et d'Hofmansthal, c'est que si l'on ne peut pas dire l'Être-en-Devenir-de-la-Totalité, du moins peut-on participer à ce devenir en saluant la perfection de sa Totalité.

Gérard Barrière
3 novembre 1995